

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Six poèmes

Jean-Pierre Guay

Volume 24, numéro 3 (141), mai-juin 1982

Faut voir ça?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30309ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Guay, J.-P. (1982). Six poèmes. *Liberté*, 24(3), 89-90.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1982

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Six poèmes

JEAN-PIERRE GUAY

I

Admirables rues et ruelles de l'hiver noir
De celles qui n'ont pas trouvé plus tôt l'abri
Ni de l'été, ni de l'automne, et de ceux
Qui les viendront prendre au printemps sur les
trottoirs de l'aube.
Et les aimer, peut-être.

II

Vous leur direz que le fleuve coule en terre muette.
Vous leur direz que la mer en élève les marées
A la hauteur des villes
Et parfois
Lorsque les vents ne leur sont pas contraires et
les récifs, rebelles
A la rencontre des pluies ou du soleil
Sauvagement, bellement.
Vous leur parlerez enfin de sa large immensité
Et s'ils ne se lassent point d'en contempler la mémoire
Du seuil océanique à franchir pour y naviguer.

III

Il en allait de ce jardin
Comme d'une enfance presque oubliée.

Et voilà qu'en ces jours de grise lumière
 Nous en retournons la terre et l'âme et l'herbe rêche
 Mais aussi
 De ce voyage aux sources de l'exil intérieur
 Nous reviennent à peu près fidèles
 Les messages que nous nous étions adressés jadis.
 O temps!
 O la durable et charmante tricherie!

IV

A cette heure où l'ombre se glisse dessous les cèdres
 A cette heure encore où tant de ruisselets
 Forment après la pluie l'espace aux mille rayons
argentés
 Il te viendra ce rêve d'une tristesse froide
 D'une tristesse dure
 Minérale et somptueuse comme là-bas le sont restées
 Les pierres amoncelées d'un éternel figement.

V

Il y avait de pareil à l'extase
 Ce qu'en d'inusables contraintes on eût appelé
la liberté
 Quelque chose d'un peu moins fou que la folie
 Quelque chose d'un peu plus fort que la force
 La liberté, oui, comme elle se cherche
 Et parfois se trouve
 Dans l'ancre immémorial d'un certain langage du cœur
 Et parfois se perd
 Par un brusque détournement de la raison.

VI

Et pourquoi donc ce vent ne soufflerait-il pas sur
la nuit?
 Nous verrions alors autre chose
 La pleine journée de l'arbre tel qu'en sa grandeur
 Il se pose en témoin de toute vigilance.
 Mais est-ce bien ainsi que vous l'entendiez?